

Jenny J.R

**Les** **LIVRE 1** *La malédiction  
du pianiste*  
**Cauchemars**  
**du BAKU**

M+ ÉDITIONS  
5, place Puvis de Chavannes  
69006 Lyon  
[mpluseditions.fr](http://mpluseditions.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions  
Illustrations : Jenny J. R  
Composition Marc DUTEIL  
ISBN 978-2-490591-77-0

\*\*

Je connais des histoires.

Des histoires terrifiantes. Je pourrais te les raconter si tu voulais.

Qui suis-je pour les raconter ?

Je me nourris de ça, de tes plus beaux cauchemars.

Je regarde vers le bas, vers les profondeurs de ton âme, sous tes pieds, vers les abysses au-dessus desquels tu oses marcher.

Je suis Baku, la créature des cauchemars.

J'ai faim.

Je suis là pour toi.

Me voici, tel que tu peux m'imaginer dans tes rêves : Baku, la chimère bienveillante, régnant sur la nuit.

Car je mange tes cauchemars.

J'ai le ventre rond des ours, plein des monstres qui te font peur. Mes pattes de tigres sont puissantes pour terrasser tes ennemis. Ma trompe et mes défenses dissuadent les créatures terribles qui troublent tes nuits.

Ma queue est celle d'un bœuf. Mes yeux, ceux d'un rhinocéros.

Je porte en tatouage dans le pelage de ma queue le mot « rêve » et les étoiles luisent sur mes flancs. Je ne suis qu'une illusion.

Regarde bien, ce n'est qu'un dessin. Un dessin qui te plaît.

Regarde-le bien, car le véritable Baku ne ressemble pas à ça.

Désormais, tu frissonnes. Tu as raison.

Puisque je suis là, près de toi. Je veille. Je surveille.

Tu as peur de moi. Tu as raison.

La nuit est à moi. Moi, le Baku, mangeur de rêves, mangeur de cauchemars.

À présent, tu me crois responsable de tes peurs.

Pourtant, c'est toi qui crées tes propres effrois.

Ne t'inquiète pas.

Je suis là.



\*\*

Je connais des histoires.

Des histoires terrifiantes.

Et celle du 6 juin 1666, un jour de grand mariage, je vais te la raconter.

Cette histoire va te hanter.

\*\*

*« 6 juin 1666.*

*C'est la date de notre mariage.*

*Ce jour est gravé dans ma mémoire.*

*06.06.1666*

*Le jour où moi, jeune pianiste de renom, j'ai épousé Elen ; cette date où je me suis lié à elle. À jamais.*

*Je n'ai pas voulu l'écrire, pourtant vous, vous le savez.*

*666.*

*C'était l'année du Diable. »*

— Antonin, c'est l'heure de ta leçon de piano. Mademoiselle Nelle est là.

La voix de maman, en bas de l'escalier, me fit sursauter. Je soupirai malgré moi : j'étais occupé ! Bien tenté de ne pas répondre pour gagner du temps, je voulais lire encore quelques lignes. « Je ne t'ai pas entendue, maman. Tu sais, avec la porte fermée... ». Voilà ce que je lui répondrais. Je l'entendrais arriver si elle montait les marches. D'ici là,

j'aurais tourné une autre page. Encore une. Tandis que mes yeux balayaient les mots aussi vite que des essuie-glaces, son appel résonna encore. Maman insistait, et du coup, je lus si vite que je n'arrivais plus à me concentrer.

— Antonin !

La discipline de ma vie, réglée comme une montre à gousset, eut raison de moi. J'aurais beau soupirer jusqu'à demain, je ne pourrais pas y échapper. Assis en tailleur sur mon lit, je refermai mon livre à contrecœur.



— Bonjour Antonin. Comment vas-tu ?

Au lieu de répondre, je grommelai, mais je me repris très vite. Ma professeure était de la vieille école, celle des bonnes manières, des cols boutonnés, des cheveux tirés en chignon et des « Oui, mademoiselle. Merci, mademoiselle. S'il vous plaît, mademoiselle. ». Elle ramassa sur la table un pétale de rose fanée qu'elle alla jeter par la fenêtre.

— Bien. Aujourd'hui, nous allons travailler l'indépendance des mains. As-tu lu tes notes ? entama-t-elle directement.

— Oui, mademoiselle.

— Bien. Nous allons débiter avec la main droite.

Nous préférons parler peu, un autre langage nous intéressait. Et puis, nous n'avions pas grand-chose d'autre à nous dire. J'avais onze ans, elle en avait le triple. Peut-être même plus, à en juger par ses rides. Je commençais à les compter, mais elle me sortit très vite de ma contemplation. Le temps était compté, et chaque instant était rentabilisé pour progresser. Maman et papa me payaient des cours, autant que ce soit bien employé et pas à rêver ! D'un mouvement de tête accordé, nous décidâmes qu'il était bon de commencer. Et la musique retentit, ponctuée des corrections rudes de la musicienne.

*do si ré*

— Si bémol ! Plus souple au niveau du poignet. Les doigts, les doigts !

Ces heures de leçons m'exténuaient, pourtant, chaque jour, je continuais à faire résonner la mélodie dans le salon. C'est ce que je faisais depuis tout petit. Ma vie s'organisait autour de mon instrument de musique. Je petit-déjeunais des clés de sol. Je déjeunais des dièses. Je goûtais des arpèges. Je dînais les gammes et les cadences. C'étaient les croches et les clés de sol qui rendaient la maison vivante. Je le savais.

— Très bien, Antonin. Délie tes doigts. Parfait.

La leçon dura une heure. Elle me parut durer une éternité. Pourtant, la musique, c'était ma passion. Je jouais du piano depuis l'âge de trois ans, trois heures par semaine, sans jamais déroger à cette règle.

La tessiture de la quatrième octave me fascinait, alors que les cours de mademoiselle Nelle m'assommaient. Ce que j'aimais, lorsque je pianotais, c'était *l'improvisation* ; laisser mes doigts glisser sur le clavier, sans réfléchir, sans penser aux noires, aux blanches, aux bémols et aux dièses. Mes doigts volaient sur les touches dans des gestes parfaitement *naturels*.

Lors de ma première improvisation, maman avait cru que mon père écoutait un disque de musique classique. Mozart, ou Schubert : impossible de le dire, elle ne reconnaissait pas le morceau. Et puis, elle avait penché la tête par la porte de la cuisine, jetant un